ÉDOUARD POŻERSKI

L'ÉCOLE POLONAISE
OU
L'ESPRIT DE 1830

ÉDITÉ PAR LES SOINS DE L'ASSOCIATION DES
ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLONAISE
15, RUE LAMANDÉ, PARIS

à Stanislas Terbach

Bien cordialement

E. Pfeffer

ÉDOUARD POŻERSKI

L'ÉCOLE POLONAISE

ou

L'ESPRIT DE 1830

ÉDITÉ PAR LES SOINS DE L'ASSOCIATION DES
ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLONAISE
15, RUE LAMANDÉ, PARIS

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

BIBLIOTEKA
UNIWERSYTECKA
w Toruniu

193259

A la mémoire des Fondateurs
de l'Ecole polonaise de Paris

A la mémoire des Anciens Elèves
de l'Ecole polonaise
tombés au champ d'honneur,
pour la Pologne
et pour la France

« O, mère polonaise! Hâte-toi d'envoyer ton fils dans un antre solitaire, y méditer... et, étendu sur la terre, y respirer un air humide et vicié, y partager sa couche avec le reptile venimeux!

« Il y apprendra à rentrer sous terre avec sa colère, à rendre sa pensée insondable comme l'abîme, et à empoisonner tout doucement sa parole comme une exhalaison putride, à se composer l'humble soutien du serpent transi.

« Notre Rédempteur, enfant de Nazareth, jouait avec la croix sur laquelle il sauva le monde. O, mère polonaise! Ton fils, je l'amuserai avec ses jouets à venir. De bonne heure, mets-lui des chaînes aux mains, fais-le s'atteler à la brouette afin qu'il ne pâlisse pas devant la hache du bourreau, ni ne rougisse à la vue de la corde.

.....

« Vaincu, pour monument funéraire, il lui restera le bois desséché de la potence; pour toute gloire quelques pleurs de femme et les longs colloques nocturnes de ses compatriotes. »

(Adam Mickiewicz, *Ode à une Mère polonaise.*)

TRADUCTION DE

VENCESLAS GASZTOWTT

L'ÉCOLE POLONAISE OU L'ESPRIT DE 1830

UNE PAGE D'HISTOIRE EN GUISE DE PRÉFACE

L'Assemblée générale de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole polonaise, réunie en février 1932, décida que l'un de ses membres devrait écrire quelques pages sur le passé de l'Ecole polonaise.

Ce petit livre devait être écrit, non pas pour le public, mais pour les anciens élèves. Il devait aussi être transmis à leurs enfants, afin que ceux-ci n'ignorassent point l'existence de l'*Ecole polonaise*, disparue en tant qu'établissement d'enseignement secondaire depuis 1927, de cette école qui fut la mère spirituelle des fils d'Emigrés polonais nés en France.

Cette même Assemblée me fit l'honneur de me désigner pour exécuter ce travail. J'étais tout indiqué, comme étant le plus jeune parmi les plus vieux membres de l'Association.

Me dérober à ce devoir eût été laisser mourir

dans l'oubli des noms qui vivront ainsi encore pendant quelques années. J'acceptai donc, c'était mon devoir.

J'écris ces lignes pour nos enfants, petits-fils et arrière-petits-fils d'Emigrés polonais. J'écris ces lignes pour leur transmettre, non pas des anecdotes de jeunesse, mais pour leur faire comprendre l'âme de l'Ecole polonaise, qui fut, sans discontinuité, l'âme des Emigrés polonais de 1830.

Tout en nous transmettant l'amour de la Patrie martyre, nos ancêtres de 1830 nous transmettaient la pensée de leur jeunesse, de leur époque, qui fut l'époque de l'idéalisme intégral, du romantisme. Tous les anciens élèves de l'Ecole polonaise sont marqués par cette empreinte.

Les pages qui vont suivre paraîtront peut-être irréelles, exagérées. Les méthodes pédagogiques qui y seront décrites sembleront peut-être dater du moyen âge. Il n'en est rien. Que, dans les moments de surprise, le lecteur se reporte à la première page de ce livre. Qu'il médite sur ces quelques lignes de l'*Ode à une Mère polonaise* d'Adam Mickiewicz, et il comprendra toute la dureté, toute la sévérité de l'éducation donnée à l'Ecole polonaise.

L'Emigration polonaise de 1830 avait trois

phares qui la guidaient dans sa marche vers l'idéal de la résurrection de la Pologne : Mickiewicz, Slowacki, Krasinski. Dans l'éclat de leur lumière à tous trois, on peut lire : *Sachez souffrir*.

Voici pourquoi, entre les lignes de ces pages, on lira une souffrance qui paraîtra aujourd'hui inutile, exagérée. Pour nous, élèves de l'Ecole polonaise, elle était toute physiologique, puisque tous les jours, à tous les instants, nous entendions parler de la souffrance qu'avaient endurée et qu'enduraient nos Pères.

Les Emigrés polonais venus de France en 1831 avaient une foi inébranlable en la libération presque immédiate de leur Patrie. La plupart d'entre eux étaient convaincus que le séjour en France ne devait durer que quelques mois, au plus quelques années.

Après dix ans d'exil, tout en gardant leur foi, ils se rendirent compte de la réalité. Leur séjour en France devait durer plus longtemps, aussi s'organisèrent-ils pour élever leurs enfants en ardents Polonais, en même temps qu'en Français reconnaissants. Ils fondèrent, pour élever leurs fils, l'Ecole polonaise de Paris.

Le 16 mai 1841, dans une séance tenue à Paris, 35, rue de l'Odéon, chez le général Dwernicki, fut décidée la création d'un conseil portant le nom de *Conseil des Fondateurs de la*

Société de l'éducation nationale. Les deux promoteurs de cette idée furent le nonce Henri Nakwaski et l'ancien inspecteur d'académie Vincent Krainski.

Les autres Emigrés présents à la séance furent le général Dwernicki, le poète Antoni Gorecki et le professeur Antoine Michalski.

Six jours après, fut fondée l'*Association des Pères de famille polonais en émigration*, qui fut l'embryon de l'*Ecole polonaise de Paris*.

Des souscriptions furent ouvertes en France et en Pologne pour la nouvelle *Ecole nationale polonaise*. Celle-ci ouvrit ses portes pour l'année scolaire 1842-1843, à Châtillon, dans l'ancienne pension Chapuzot. Il y avait alors vingt élèves.

Plus tard, l'Ecole fut transférée boulevard des Batignolles, puis rue Lamandé, d'où le nom qu'on lui donna d'Ecole des Batignolles. Elle éleva plus d'un millier d'élèves, tous fils d'Emigrés. En Pologne, on les appela les Batignollais. Elle fonctionna jusqu'au 6 juillet 1927, date à laquelle le Conseil d'administration décida de rendre le bâtiment et le capital à l'Etat libre de la Pologne reconstituée, avec l'obligation, pour ce dernier, d'employer le tout dans un but d'instruction publique.

Durant toute son existence, cette école fut subventionnée par le Gouvernement français.

Ainsi, la France, pour qui les fils de Polonais nés sur son territoire étaient Français de droit, tint à maintenir chez ceux-ci la tradition polonaise et l'amour de la Patrie de leurs pères. La Pologne lui en sera toujours reconnaissante.

1880

Je n'avais que cinq ans. Mon père m'embrassa, me bénit d'un signe de croix. Il me prit par la main et me conduisit à l'Ecole polonaise. Le chemin était long, depuis le haut de la Butte Montmartre jusqu'à la rue Lamandé, au fond des Batignolles. Nous le parcourûmes pendant des années, le matin et le soir.

Il fallait être rendu à l'Ecole à six heures et demie du matin. Nous partions à six heures moins un quart, par la nuit d'hiver, par la pluie, par la neige. A cette heure, les petits Français dormaient encore chaudement dans leur lit.

Nous arrivâmes à l'Ecole, dans le cabinet du directeur M. Malinowski, le père Maline, comme l'appelaient tous les élèves. Il était vieux, petit, rabougri, ratatiné, paraissait avoir soixante-dix ans. Il portait une houppelande graisseuse, sorte de lévite qui le couvrait du cou jusqu'aux pieds.

Sa tête était couronnée d'une calotte noire. Il portait des lunettes. Ses yeux étaient petits, clignotants, plutôt mauvais que bons.

Sa barbe et sa moustache étaient coupées assez ras.

Le cabinet directorial était minuscule. On y accédait par une pièce plus grande dont les murs étaient garnis de rayons remplis de livres poussiéreux. Près de la porte étaient une cruche pleine d'eau et un gobelet posé sur un tabouret. Les élèves venaient s'y désaltérer quand ils en éprouvaient le besoin. Un relent de moisissure et de tabac à priser rendait l'atmosphère désagréable.

Nous entrâmes dans le cabinet du directeur. Il était meublé d'une petite table, d'une chaise, d'un prie-Dieu et d'un lit étroit. Au mur, des livres et des livres. Dans le coin, près de la porte, une haute pile de carrés de papier-journal était maintenue en équilibre par le poids d'une grosse pierre.

Tandis que mon père me présentait à mon directeur, un élève pénétra dans la chambre et vint chercher une feuille de papier-journal, une seule, seulement. C'est ce qu'octroyait la direction à chaque élève qui avait l'intention de se retirer pour quelques minutes dans un des deux cabinets d'aisance malodorants et affreusement sales qui décoraient le fond de la cour.

L'échange de paroles entre mon père et le père Maline fut bref. Je fus confié à un élève venant chercher son carré de papier. Il me conduisit en classe.

La classe était spacieuse; c'était la « petite classe », la classe des petits.

J'arrivai pour la leçon de lecture polonaise.

Chaque élève avait sur ses genoux un grand carton, presque une planche, grand comme la moitié de lui-même. Sur ce tableau étaient imprimés en grosses lettres des mots polonais :

BABA
LALA
FALA

Tous les élèves ânonnaient en mesure, rythmiquement, les mots bisyllabiques. Beaucoup plus tard, je vis en Pologne des écoles juives attenant à des synagogues; j'y retrouvai la même méthode pédagogique.

J'étais donc élève de l'Ecole nationale polonaise des Batignolles.

Le bâtiment était assez spacieux. Sur la cour donnaient trois classes : la petite, la grande et la « physique ». Au premier étage, un dortoir. Au-dessus se trouvaient des chambres pour les professeurs et le cachot, petite cellule étroite que je ne connus que plus tard... Je n'avais pas encore l'âge.

De l'autre côté de la cour, deux bâtiments : l'un d'eux était occupé par le réfectoire, la cuisine, le logement de l'économe et l'infirmerie;

l'autre comprenait le cabinet du directeur, le logement du secrétaire du Conseil d'administration et un capharnaüm intitulé « bibliothèque ».

Devant l'Ecole, dans une petite cour d'honneur, se dressait la statue de Severin Galezowski portant cette inscription en polonais :

LA JEUNESSE POLONAISE ÉLEVÉE EN EXIL
A SES BIENFAITEURS

Les élèves étaient au nombre de cinquante environ. Les uns étaient pensionnaires. D'autres, comme moi, arrivaient le matin à six heures et demie, partaient à neuf heures du soir. Ils passaient toute la journée à l'école, s'instruisaient et y prenaient leurs repas.

Tous les élèves étaient habillés par l'Ecole. L'hiver, en semaine, ils portaient un complet de drap gris; en été, une blouse de toile grise et un pantalon blanc. La coiffure était le képi noir à galons rouges. Le pardessus était une capote noire aux boutons argentés portant les armes de la Pologne et de la Lithuanie.

Le dimanche, pour aller à la messe ou sortir en ville, la tenue était une tunique noire avec col et parements amarante. Les boutons étaient argentés, comme ceux de la capote.

Qu'étaient donc ces élèves? Des fils d'Emigrés de 1848 ou de 1863. Les parents de la plupart

d'entre eux étaient pauvres. L'Ecole polonaise était pour eux l'unique espoir de voir leurs enfants remonter, dans l'échelle sociale, à la place qu'ils avaient occupée, eux-mêmes, en Pologne avant l'exil.

Nombreux étaient les élèves qui n'avaient plus vu leur famille depuis cinq ou six ans et même plus.

Un jour, un élève de quatorze ans appelé Piaskowski vit arriver un « nouveau » qui s'appelait aussi Piaskowski; ce dernier avait six ans. La conversation s'engagea entre les deux homonymes.

— D'où viens-tu?

— De Roanne.

— Que fait ton père?

— Il est chauffeur au chemin de fer.

— C'est papa! Tu es mon frère...

Ils s'embrassèrent.

L'aîné des Piaskowski ne savait même pas qu'il avait eu un jeune frère pendant que sa famille l'avait abandonné à l'Ecole polonaise.

Depuis les classes élémentaires, soit depuis l'âge de cinq ans, jusqu'à la première communion, les élèves s'instruisaient à l'Ecole, uniquement à l'Ecole. Ils suivaient le programme de l'école primaire. A celui-ci on adjoignait deux heures d'études journalières consacrées à la

langue polonaise, à l'histoire et à la géographie de Pologne.

Tous les élèves étaient pâles, parce qu'ils manquaient de sommeil et qu'ils étaient insuffisamment nourris.

Le matin, nous recevions une soupe et un morceau de pain. A midi : une assiette de soupe, un minuscule morceau de viande bouillie et une ration de légumes secs qui se répétait rythmiquement : le lundi, des lentilles; le mardi, des haricots; le mercredi, de la purée de pois secs; le jeudi, des pommes de terre; le vendredi, du riz; le samedi, des pommes de terre.

Pendant treize ans de ma vie, j'ai mangé ce menu.

Le soir : bouillon, minuscule morceau de bœuf ou de veau rôti, légumes secs avec une variante le vendredi; on mangeait alors du macaroni. Le dimanche, on avait le menu du mercredi. Trois fois par semaine, du dessert, consistant soit en cinq figues, soit en un morceau de pain d'épices, soit une cuillerée à café de confiture. A quatre heures, un morceau de pain et un verre d'eau.

Deux jours après mon entrée à l'Ecole, on m'attela à l'étude de l'histoire de Nabuchodonosor, qui fit faire des cauchemars atroces à ma pauvre cervelle de cinq ans. Le mois suivant, j'apprenais l'histoire romaine.

Comme je m'étais endormi en classe, on me conduisit chez le directeur. Celui-ci m'admonesta et me fit mettre à genoux dans l'antichambre de son cabinet. Là, je trouvai cinq élèves punis et à genoux, comme moi. Tous hurlaient à haute voix la leçon qu'ils n'avaient pas sue, en la lisant dans leur livre. Je fis comme eux et me mis à psalmodier en sanglotant les lignes qui me sont à jamais restées dans la mémoire :

Camille, sœur d'Horace, en apprenant la mort de son fiancé, un des Curiace, s'oublia jusqu'à maudire le glorieux champion de Rome. Emporté par l'ardeur de son patriotisme, celui-ci frappa sa sœur d'un coup mortel : « *Périsse ainsi, s'écria-t-il, quiconque pleure un ennemi de la Patrie!* »

Pendant ce temps, comme il était deux heures de l'après-midi, le directeur, la tête et le torse sur son lit, les pieds sur son prie-Dieu, couché sur le dos, ronflait et faisait sa sieste.

LE PROGRAMME DES ÉTUDES

LES PROFESSEURS

Le programme des études à l'Ecole polonaise était un peu spécial, du fait que les élèves devaient ajouter tous les jours deux heures d'étude de langue polonaise au programme suivi par leurs camarades fréquentant les écoles françaises.

Les gamins arrivaient à l'Ecole à l'âge de cinq à six ans. La plupart y restaient jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans. Les classes primaires s'éternisaient, car le directeur Malinowski, poussé par son mysticisme, considérait que pour entrer dans les classes de grammaire, c'est-à-dire en sixième au lycée, ses élèves devaient avoir reçu les Sacrements de la Première Communion et la Confirmation. Comme ceux-ci n'étaient administrés par l'Eglise qu'à l'âge de douze ans, nous n'entrions en sixième qu'à douze ans et demi. Nous avions ainsi près de deux ans de retard sur nos camarades français.

A la fin de la septième, à douze ans révolus,

les élèves étaient divisés en deux lots par le directeur lui-même. Les uns suivaient les cours du lycée Condorcet. Les autres restaient à l'Ecole en une organisation invraisemblable qui portait le nom pompeux de « Division technique ». Nous l'appelions « la Tech. ».

Les lycéens fréquentant le lycée Condorcet y travaillaient plus ou moins bien, suivant leurs aptitudes. Cependant, nous étions, en général, en état d'infériorité sur nos camarades français. Quoique plus âgés, nous arrivions là, fatigués par des études mal comprises, se poursuivant déjà depuis six à sept ans.

La division technique avait pour seul professeur Arthur Stepinski, ancien élève de l'Ecole ayant été reçu à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. Il en était sorti comme ingénieur civil; il n'avait jamais exercé son métier, mais s'était adonné à l'enseignement à l'Ecole polonaise.

En théorie, il devait préparer les élèves à passer le concours de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. En pratique, il enseignait les mathématiques très élémentaires. Jamais un élève de la « Tech. » ne fut reçu à aucune école supérieure. Il ne s'y présentait du reste jamais. Seul Venceslas Jezierza entra aux Ponts, parce qu'il avait été préparé, en particulier, par Miloslaw Brzezicki, élève de l'ancienne Ecole polonaise des Batignolles, puis de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées. Jezierza pré-

para Casimir Gregorowicz qui fut reçu et devint ingénieur. Gregorowicz me prépara à mon tour... Je restai en route et devins docteur ès sciences.

Tout élève entrant à l'Ecole polonaise était destiné à entrer aux Ponts-et-Chaussées. Ceci à cause du succès remporté, dans le passé, à cette école, par Koziorowicz, qui devint, dans la suite, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées. Malheureusement, il y eut bien peu d'élus. Tous les élèves de la « Tech. » devinrent des « ratés ». Parmi les lycéens, Czernik entra aux Ponts et Boleslas Zychon fut admis à l'Ecole des Mines. Vincent Poczobut devint ingénieur chimiste au Gaz de Paris; Henri Bogdanowicz devint ingénieur des travaux publics.

Quelques années avant sa mort, le directeur Malinowski envoya quelques élèves à l'Ecole des Arts décoratifs. Il y eut quatre élèves artistes. Plus tard, l'un d'eux végéta et, lassé de la vie, mourut tragiquement. C'était Casimir Dobrzycki, le prototype du bon et loyal camarade. Lapuszewski devint dessinateur bien connu sous le nom de Stall. Les deux autres sombrèrent.

Les lycéens se mélangeaient peu avec leurs camarades français de Condorcet. Nous étions mal habillés, mal soignés. Nos cols flasques, non repassés, juraient à côté des faux cols glacés de nos camarades. Condorcet était un lycée de riches. Nous étions pauvres.

Souvent nous avions des trous aux coudes et des pièces à notre pantalon. Néanmoins, nos camarades avaient pour nous des égards qui étaient plutôt des manifestations de déférence que de la pitié... La France aimait les Emigrés polonais.

Certes, nous n'eûmes pas au lycée les succès de nos camarades de l'ancienne Ecole du boulevard des Batignolles. Des noms célèbres étaient restés, écrits en lettres d'or sur des tableaux accrochés aux murs du réfectoire. C'étaient ceux des élèves ayant obtenu des prix au concours général qui avait lieu entre tous les lycées de France : Niewenglowski, Dybowski, Budzynski, Jablonski, etc... Tous étaient entrés à l'Ecole normale supérieure et étaient devenus des gloires de l'enseignement secondaire et supérieur.

Nous, nous travaillions honnêtement et passions notre baccalauréat avec succès. Beaucoup d'entre nous abordèrent les études supérieures.

Le niveau des études était donc moyen. Ces études étaient rendues pénibles aux élèves à cause des deux heures supplémentaires et quotidiennes de langue polonaise, et d'un surplus de dessin graphique qui était destiné à nous donner le goût des études techniques.

Le corps enseignant était... décevant. A part un petit état-major fixe, composé d'Arthur Ste-

pinski et des professeurs de langue et littérature polonaises, il était recruté au petit bonheur.

Le plus ancien professeur dont le souvenir me soit resté dans la mémoire était celui qui enseignait la calligraphie. C'était Paszkiewicz, Emigré de 1863. Il avait inventé une méthode spéciale d'enseignement. Il existait des modèles lithographiés portant son nom. Il mourut l'année de mon arrivée à l'Ecole. Sa femme, une Française, mourut, vers 1895, dans la plus profonde misère.

Pour les classes primaires, je vis défiler des professeurs dont la plupart était un rebut de l'enseignement, échouant à l'Ecole pour y rester le plus longtemps possible. Ils s'y trouvaient bien; ils étaient nourris, couchés et recevaient soixante francs par mois.

Il y eut un certain Vermont qui quitta l'Ecole à la suite d'une bataille avec un grand élève du nom de Falecki. Puis vint Soumilian, espèce de gnome portant une perruque plate avec raie au milieu de la tête. Il se teignait la barbe avec l'encre des encriers. Il nous punissait de retenue. A la fin de la semaine, tout le monde était privé de sortie. Mais... tout devait bien tourner. Le samedi après-midi, Soumilian calligraphiait sur le tableau noir, à la craie, l'inscription :

BANQUE FRANCO-POLONAISE

Sous cette inscription, il marquait la liste des élèves punis; en regard, il notait la punition et laissait une case libre dans laquelle l'élève inscrivait ce qu'il avait l'intention de donner à Soumilian pour racheter sa peine : un porte-plume, une gomme, un boîte en carton, etc...

Soumilian collectionnait tous ces objets, les portait chez lui, à Clichy, 8, rue Reflut.

Un jour, il quitta l'Ecole. Le bruit courut qu'il était devenu conseiller municipal de Clichy. Il devint, je crois, marchand bric à brac.

Un jour de Fête nationale, on le vit à cheval sur une vieille haridelle, précédant le cortège de la République.

Soumilian fut remplacé par Lannion, qui fut remplacé par Prévost et par d'autres. Tous furent d'abominables professeurs.

Un jour, vers 1885, l'Ecole vit fleurir une époque de renaissance avec l'arrivée d'un primaire du nom de Pierre Gontier et d'un professeur de latin appelé Ayot.

De ce jour, les études devinrent sérieuses; les élèves entrèrent au lycée bien préparés. Une fois en sixième et en cinquième, ils étaient bien soutenus par Ayot. Ce fut une époque prospère qui coïncida avec les dernières années de la direction Malinowski.

A côté des professeurs primaires, il y avait toujours un ou deux maîtres répétiteurs qui surveil-

laient les « études ». La plupart étaient des étudiants venus de Pologne ou anciens élèves de l'Ecole. Ils « faisaient l'étude » le matin et le soir, puis surveillaient le dortoir. Durant la journée, ils n'apparaissaient qu'aux repas. Ils étaient payés quarante francs par mois. Je me souviens de Thadée Plucinski qui commença sa médecine sans jamais la finir; Adolphe Swiecicki, Bronislas Kozakiewicz, qui fut plus tard le traducteur de Sienkiewicz; Lange, le futur célèbre poète polonais; Peltier, fils de Français né en Pologne, qui étudiait la médecine et devint un des praticiens les plus estimés de Paris; Witski, professeur de langue allemande; Auscaler, futur chirurgien; Woznicki, futur attaché d'ambassade de Pologne.

La plupart traitaient les élèves avec douceur. Lange, trop faible, fut chahuté par les élèves. Peltier, aussi sévère que juste, était aimé, quoique tant soit peu craint.

Le dessin était enseigné par un ancien élève, Valery Plauszewski, qui avait acquis une certaine fortune en recopiant à de très nombreux exemplaires le tableau du Louvre : *Rouget de Lisle chantant « la Marseillaise »*. Ces copies étaient vendues d'avance à des musées de province.

Avant la leçon de dessin, chaque élève recevait

une feuille de papier, un bâton de fusain et un morceau de mie de pain rassis pour effacer. Toujours, nous dévorions le pain avant la séance. Nous nous efforcions de dessiner correctement pour ne pas avoir à effacer. Voici pourquoi tous les élèves de l'Ecole étaient forts en dessin.

La musique, ou plutôt le chant, était enseignée par Sigismond de Seyfried, Polonais venu du duché de Posen. Il était grand, portait beau, battait les élèves et en mettait régulièrement la moitié à la porte à chaque leçon.

La leçon de chant se déroulait de la façon suivante :

Deux élèves apportaient en classe un petit harmonium. Seyfried se mettait à l'instrument. Tous les élèves se groupaient devant lui et, à sa commande, commençaient à hurler successivement tous les hymnes patriotiques polonais. Le répertoire comportait aussi deux chants français. L'un d'eux commençait par les lignes suivantes :

Salut drapeau, phare de la Patrie,
Aux trois couleurs, en guerre comme en paix...

L'autre débutait ainsi :

Le tsar a dit
Au Nord maudit :
« Je suis le roi du monde. »

Dès les premières mesures, la cacophonie était complète. Seyfried commençait par envoyer chez le directeur trois ou quatre élèves avec un morceau de papier portant : *Gueule comme un âne, pousse des cris d'animaux.* D'autres avaient comme motif de punition : *Refuse obstinément de chanter.*

Deux ou trois élèves devaient, en guise de punition, rester à genoux derrière l'harmonium. Ils profitaient de cette situation pour trouer le soufflet avec un canif. L'harmonium devenait muet. Seyfried vociférait, rossait un élève, pendant qu'un autre bouchait le trou du soufflet avec du papier collant. Tel était le niveau de l'enseignement musical à l'Ecole polonaise.

Trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, les élèves rangés par deux, sous la conduite d'un « pion », se rendaient au gymnase Nicolas, rue de Rome. C'était la seule sortie pour ceux qui n'allaient pas au lycée. Nous passions une heure au gymnase. Nous faisions, là, un quart d'heure de mouvements d'ensemble. Ensuite, divisés en sections, nous travaillions aux agrès sous la surveillance de moniteurs recrutés parmi les meilleurs élèves. Le moniteur général était Jedynowicz. C'était un élève de la « technique ». Il quitta l'Ecole. Plus tard, on perdit sa trace. En 1915, il revint revoir les murs de l'Ecole qui l'avait formé. Il était capitaine d'infanterie. Il

portait sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur et une croix de guerre constellée de palmes et d'étoiles. Pourquoi revint-il là après vingt ans d'absence? Quel instinct le poussa à revoir la vieille Ecole, sa mère? Il fut tué, en héros, peu de temps après.

Mais le seul professeur, le seul maître que les gamins aimaient, adoraient de toute leur âme d'enfants privés d'affection immédiate, était Ignace Kozikowski, le père Kozik.

C'était un Emigré de 1830. Il avait été sous-officier d'artillerie dans l'armée polonaise. A la bataille d'Ostroleka, il avait eu la mâchoire fracturée. Il lui en restait un mouvement de mâchonnement continuel mal dissimulé par une grande barbe.

Le père Kozik portait toujours la redingote, le chapeau haut de forme. Il ignorait l'existence du pardessus et du parapluie. Lorsqu'il pleuvait par trop, il relevait le col de son vêtement et se coiffait de son haut de forme numéro 2. Notre bon vieux Maître avait toujours une canne à la main et la brandissait comme un sabre lorsqu'il prenait les allures du commandement.

Son rôle était de faire lire les petits en polonais, de nous surveiller pendant les récréations et de conduire les élèves au lycée. Sa figure de vieux grognard de l'Empire était légendaire sur tout le parcours, depuis la rue Lamandé jusqu'au

lycée Condorcet. Au cours de cette promenade, notre Maître était souvent relancé par des Polonais qui lui demandaient de l'argent. Nous les appelions : les Polaks aux dix ronds.

Jamais le père Kozik n'a puni un élève. Jamais l'un de nous n'abusa de son indulgence. Pendant les récréations, il s'asseyait sur une chaise, appuyait ses deux mains sur sa canne, posait son menton sur ses mains, après avoir baissé son haut de forme sur les yeux et il s'endormait. Nous nous ébattions autour de lui comme une volée de moineaux. Le père Kozik était le dieu lare de l'Ecole.

Dès que son service le libérait, il allait s'asseoir chez un petit marchand de vin du nom de Candeau qui tenait boutique au coin de la rue Lamandé et de la rue Legendre. Là... il prenait une absinthe ou un bitter-menthe qu'il appelait un « crocodile ».

Le père Kozik ne mangeait jamais son dessert; il le donnait toujours aux petits. Sa mâchoire fracassée l'empêchait de manger la croûte du pain. Il la pliait en deux, la mettait soigneusement dans sa poche et la donnait aux élèves. Mais ce pain rencontrait en sa poche la tabatière ouverte; il se couvrait de tabac à priser. Le père Kozik en était ravi, il nous disait : « Tiens, petit, du pain à la vanille. » Nous le mangions avec avidité, car nous étions toujours sur la limite de la faim.

Le père Kozik était entré à l'Ecole dès sa fon-

dation. Toutes les générations d'élèves l'ont connu, toutes les générations l'ont aimé.

Le père Kozik mourut dans mes bras en 1900. Il était entré à la maison Dubois pour une maladie aiguë de la vessie. Son grand âge l'empêcha de supporter l'infection. Il fit une péritonite.

A son agonie, j'étais à son chevet avec un de ses anciens élèves, Aperyeszy. Au moment de sa mort, j'étais seul près de lui. Sa main cherchait tout le temps quelque chose sous son oreiller. Elle y trouva une pièce de cinq francs. Il me la donna. Il me regarda avec ses yeux clairs, bleus, presque blancs, et me dit : « Petit, je vais mourir. Je n'ai pas peur de la mort, mais elle ne veut pas venir. Quand je serai mort, ne pleure pas. Va chez le marchand de vin, fais-toi servir douze huîtres avec du vin blanc. Bois un café avec du rhum, et pense à moi. » Puis il ferma les yeux... Il était mort.

Le surlendemain, toute la colonie polonaise le conduisit au cimetière Montmartre, où il repose dans le tombeau collectif des Emigrés. Il pleuvait à verse. Au loin, au Mont Valérien, l'artillerie faisait des exercices de canon. Le hasard voulut que des salves fussent tirées au moment où le vieil artilleur d'Ostroleka allait reposer, pour toujours, en la terre hospitalière de France.

L'enseignement du polonais comportait trois

degrés. Les élèves, pour la plupart enfants de Polonais et de Française, n'avaient aucune notion de la langue paternelle en arrivant à l'Ecole. Aussi, les trois ou quatre premières années comportaient-elles un enseignement extrêmement élémentaire. Ignace Kozikowski apprenait à lire et à écrire aux tout-petits. Puis un professeur du nom d'Artwinski, venu tout nouvellement du duché de Posen, continuait l'enseignement élémentaire jusqu'au moment où, à l'âge de dix ans, les élèves passaient dans la classe de grammaire, en laquelle enseignait Boleslas Rubach.

Ce professeur était un des piliers de l'Ecole. Il y habitait, faisait ses cours de six heures et demie à huit heures du matin, puis de sept heures et demie à neuf heures du soir. Dans la journée, il était employé dans une compagnie d'assurances.

Son double traitement d'employé et de professeur lui donnait des apparences de richesse uniques à l'Ecole polonaise.

Il prenait ses repas dans son appartement. Celui-ci se composait de deux pièces : une petite chambre à coucher et une grande pièce meublée d'une table de conseil. Là se réunissaient tous les dimanches matins, autour d'un samovar, le *groupe politique* de l'*Union de l'Emigration polonaise*. On voyait arriver, tous les dimanches, des Emigrés notoires : Eugène Korytko, commissaire en marchandises; Hippolyte Obrycki, médecin d'une

élégance raffinée; le docteur Constantin Henszel, grand géant de près de deux mètres de hauteur; le docteur Lœwenhardt, marié à Mlle Pustowajtow, héroïne de l'insurrection de 1863; Joseph Galezowski, cousin germain du célèbre ophtalmologiste, chef de division au Crédit Foncier et secrétaire du Conseil d'administration de l'Ecole; Dygat, neveu du général Mieroslawski; Artwinski, Emigré de 1863, simple ouvrier mécanicien à la Compagnie du Gaz; Cieszkowski, fonctionnaire au chemin de fer à Bar-sur-Aube et venant spécialement à Paris le dimanche pour ces réunions; Michel Krzyzanowski, qui avait perdu un bras pendant l'insurrection de 1863.

Que discutait-on en ces assemblées? Nous ne le sûmes jamais. La porte en restait toujours hermétiquement close. Si parfois l'un de nous, grâce à des subterfuges inouïs, arrivait à entrer dans l'appartement de Rubach, toutes les conversations s'arrêtaient.

Après la fin de la séance, le local devenait moins hermétique; on pouvait y pénétrer pour une raison de service intérieur. C'est ainsi que nous sûmes que, à la polonaise, les membres de l'assemblée buvaient tous, tour à tour, une lampée de cognac que Rubach versait à chacun dans un même petit verre d'argent aux armes de Pologne. Ce verre circulait de main en main et de bouche en bouche.

Rubach enseignait donc la grammaire polonaise. Pour ce, il se servait d'un livre qui ne portait pas de nom d'auteur. Il laissait dire que ce livre était de lui. En réalité, il était de Joseph Rustejko, professeur de polonais à l'ancienne Ecole polonaise du boulevard des Batignolles, devenu dans la suite secrétaire particulier du prince Ladislas Czartoryski.

L'enseignement du polonais était fait en suivant une méthode archaïque, mais avec un amour infini de tout ce qui touchait la Pologne.

Boleslas Rubach, Emigré de 1863, avait pris, au contact de Stanislas Malinowski, la psychologie des Emigrés de 1830. La Pologne était une religion; la Pologne était un idéal vers lequel tout devait tendre dans la vie; tout ce qui touchait la Pologne était beau, était bon; en Pologne, il n'y avait pas de mauvaises gens; la Pologne était un cristal rayonnant, par lequel tous devaient être fascinés.

... Après avoir passé dix ans à l'Ecole polonaise, nous avions acquis cette psychologie des Emigrés de 1830. C'est tout ce que désirait Stanislas Malinowski. C'était le seul but de l'éducation qu'il nous donnait.

Boleslas Rubach enseignait aussi l'histoire et la géographie de Pologne. Un jour, parlant des mines de Wieliczka, il nous dit : « A Wieliczka, il y a du sel, mais c'est du sel polonais. Le sel

polonais n'est pas comme le sel français : il est beau, il est blanc... il est plein de jus! »

Mais cet amour de la Pologne n'entrait pas assez vite, au gré de Rubach, dans la cervelle de ses jeunes élèves. Aussi était-il d'une sévérité et d'une brutalité démesurées. Il battait les élèves à coups de poing, leur assénait des coups de règle sur les doigts, les privait de manger. Et malgré tout, l'âme des élèves devenait polonaise.

Vers l'âge de quatorze ans, les élèves quittaient Rubach et entraient au cours supérieur de Venceslas Gasztowtt.

Venceslas Gasztowtt, fils d'Emigré de 1830, avait été élevé à l'Ecole polonaise. En 1863, il partit pour prendre part à l'insurrection qui avait éclaté en Pologne. Il en revint et devint professeur de littérature au collège Chaptal. Il était en même temps, à l'Ecole polonaise, inspecteur délégué du Conseil d'administration et professeur au cours supérieur de langue et littérature polonaises.

Venceslas Gasztowtt était haut de taille, portait la barbe assez longue. Une myopie très prononcée le forçait à baisser un peu la tête... Mais dès qu'il lisait des vers polonais, il la rejetait en arrière, semblant chercher l'inspiration au ciel.

Gasztowtt parlait toujours en scandant ses phrases et leur donnant le rythme d'une poésie.

Il semblait, comme Ovide, toujours parler en vers. Tout ce que le monde avait créé de beau dans l'Antiquité, tout ce que l'Europe avait acquis de noble grâce au romantisme de 1830, s'était cristallisé dans l'âme de Gasztowtt.

Toute sa vie a été un dévouement de toutes les heures, de toutes les minutes à la cause du romantisme et de la Pologne. Il fut un des fondateurs de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole polonaise et du *Bulletin polonais*. C'est lui qui fut l'artiste et l'artisan de cette publication mensuelle qui parut en français pendant quarante-sept ans et qui fut distribué gratuitement à tous les intellectuels français.

Tous les mois, le *Bulletin polonais* disait à la France que la Pologne existait, qu'elle vivait, qu'elle travaillait et pour sa résurrection et pour le monde entier.

La collection complète du *Bulletin polonais*, que l'on peut consulter à la Bibliothèque polonaise du quai d'Orléans ou au British Museum de Londres, est un monument inestimable. On y trouve toute l'histoire de l'Emigration polonaise, tous les rapports existant entre la Pologne et la France, et la traduction des œuvres de tous les grands romantiques polonais. Cette œuvre considérable est due au travail de Titan de Venceslas Gasztowtt.

Venceslas Gasztowtt est le prototype du parfait

élève de l'Ecole polonaise tel que l'avaient rêvé les fondateurs de cet établissement.

Venceslas Gasztowtt nous traitait avec douceur, mais avec un certain éloignement. Nous disions qu'il était toujours dans les nuages; en réalité, il planait au-dessus de l'humanité.

Il nous lisait à haute voix ses traductions en vers des œuvres de Mickiewicz, Slowacki : *Pan Tadeusz, Dziady, Anhelli, le Père des pestiférés...*

Nous écoutions couler ses paroles. Nous devons, tous, notre âme de Polonais à Venceslas Gasztowtt.

Le jour du cinquantième anniversaire de la parution de sa première traduction, les Anciens Elèves de l'Ecole lui offrirent une médaille d'or. C'était la copie d'une médaille offerte par la France à Jean Sobieski, qui avait été découverte au Musée de la Monnaie par un grand artiste, acteur à l'Odéon, ancien élève de l'Ecole : Boleslas Plucinski, connu au théâtre sous le nom d'Armand Dutertre.

Ce jour-là, un ancien élève de Gasztowtt, dans un discours en lequel il avait mis tout son cœur, dit :

— Si seulement l'un de nous était devenu un Platon, Gasztowtt eût été à tous notre Socrate.

L'ÉDUCATION DES ÉLÈVES

LA DISCIPLINE

Les élèves de l'Ecole polonaise n'avaient qu'un seul éducateur : Stanislas Malinowski. C'était un autocrate régnant sur l'Ecole. Son système d'éducation était la continuation de l'idéal de 1830. Pour arriver à ce but, le directeur se servait des méthodes militaires de son temps.

Les élèves étaient battus, privés de manger, privés de sorties dominicales, enfermés dans un cachot ou dans une cave. La sévérité était extrême. Ainsi, la note « assez bien » rapportée du lycée était considérée comme insuffisante et entraînait souvent une « retenue » durant la matinée du dimanche. La note « passable » entraînait une retenue complète durant toute la journée.

Nous nous sommes toujours demandé quelle était l'origine de la numération des punitions.

Lorsque le directeur nous annonçait vingt-quatre heures de retenue, nous étions punis de

9 heures à 11 heures. Quarante-huit heures de retenue entraînaient la punition jusqu'à 13 heures. Soixante-douze heures indiquaient une punition jusqu'à 15 heures. Quatre-vingt-seize heures entraînaient la punition jusqu'au dîner. Cent vingt heures voulaient dire privation complète de sortie jusqu'à 21 heures pour les externes.

Pour se distraire, les élèves punis de retenue jouaient la comédie le soir, sur une scène improvisée avec des bancs et des tables. Je me vois encore jouant un rôle dans *Mathias Sandorf* et disant à un élève : « Je suis heureux de mourir avec un héros comme toi. » Le lendemain, cet élève était chassé de l'Ecole parce qu'il avait cambriolé les pupitres des camarades.

Les élèves étaient habitués à la rigueur de l'Ecole et ne se figuraient pas qu'il puisse exister une discipline moins sévère.

Tous les jours, le directeur faisait la revue des livres. Il arrivait en classe avec une règle plate, épaisse d'un centimètre. Il exigeait qu'on lui montrât, au hasard, des pages de n'importe quel livre. S'il voyait une page déchirée ou tachée, il nous faisait tendre la main et y laissait abattre dix ou douze fois la règle plate. Les élèves hurlaient. Ils devaient ensuite aller dans le fond de la classe, auprès d'un pot de colle, et réparer la page déchirée.

Si la faute était plus grave, si une page avait

été arrachée ou si le directeur voyait sur le livre des inscriptions qu'il jugeait perverses, le possesseur du livre devait se rendre au cabinet du père Maline. Il savait ce qui l'attendait, aussi introduisait-il, entre son gilet et sa chemise, sur le dos, son histoire de Pologne. C'était un livre peu épais, mais de grande dimension.

Arrivé dans le cabinet du père Maline, il supportait d'abord les reproches du directeur, puis une vingtaine de coups de jonc qu'il recevait sur le dos. Il criait très fort, hurlait comme s'il souffrait. En fait, il ne sentait rien, grâce à « l'Histoire de Pologne ». Bien des élèves préféraient la cravache aux « palettes ».

Du fait de cette rigueur, la majorité des élèves étaient privés de sortie le dimanche. Ceux qui se croyaient libres devaient, avant de sortir, se présenter au directeur en grand uniforme. Invariablement, le père Maline nous faisait déboutonner le gilet et vérifiait si les bretelles étaient entières, s'il ne manquait pas de boutons au pantalon, si la cravate était bien attachée. Dans la majorité des cas, le père Maline découvrait une incorrection quelconque qui entraînait au moins une demi-privation de sortie.

Les élèves punis travaillaient le matin, mais l'après-midi jouaient dans la cour. Leurs jeux étaient bruyants, très bruyants. Pendant que les

enfants prenaient leurs ébats, vers trois heures de l'après-midi, le père Maline dormait, faisait sa sieste sur son lit, bercé par les cris des élèves. Si ceux-ci s'arrêtaient, le père Maline se réveillait en sursaut et grommelait.

Pour une faute plus grave, pour une réponse incorrecte à un professeur, l'élève était enfermé au cachot : petite cellule étroite, malodorante, éclairée par une fenêtre. Il y passait la journée, avec ses livres, et recevait pour toute nourriture une casserole de soupe et un morceau de pain. Lorsque le cachot était occupé, le père Maline enfermait le délinquant suivant dans la cave où on chauffait le calorifère. Cette prison était appelée : le *calor*.

La privation de manger était une punition très fréquente, infligée pour des méfaits bénins : bavardage en classe, sourire moqueur, etc...

Tous les jours, à chaque repas, six à sept élèves devaient supporter la peine. Ils se rendaient chez le directeur tandis que les camarades allaient au réfectoire.

Les élèves punis se mettaient à genoux autour d'un tabouret, dans la pièce qui précédait le cabinet du père Maline.

L'un d'eux se rendait à la cuisine et allait y chercher une casserole dans laquelle Pierrot, le laveur de vaisselle, qui était aussi coiffeur des

élèves, versait autant de louches de soupe qu'il y avait de convives. Il y mettait autant de cuillers et donnait au commissionnaire autant de morceaux de pain pesant chacun cent vingt-cinq grammes environ.

La casserole était posée sur le tabouret. Chaque élève prenait sa cuiller, et tous, en suivant un rythme très régulier, mangeaient la soupe cuiller par cuiller. Lorsque les élèves quittaient le réfectoire, les « punis » les rejoignaient dans la cour en mangeant leur pain.

Mais la punition était atténuée, à cause de la camaraderie admirable qui unissait tous les élèves. Une loi d'entr'aide s'était imposée d'elle-même. Le voisin de droite de l'élève puni devait toujours prélever sur sa part de légumes de quoi en remplir un verre. Ce dernier était le verre qui servait pour le lavis et le dessin graphique. Ce verre de haricots ou de lentilles était rapporté à l'élève puni, qui, n'ayant pas de fourchette, mangeait ses légumes froids à l'aide de son double décimètre. Ainsi, nous arrivions, malgré le père Maline, à recevoir une ration alimentaire presque suffisante. Cette dernière était encore augmentée grâce à un apport acquis plus ou moins honnêtement. L'élève qui allait chercher la casserole à la cuisine était chargé de s'approprier tout ce qui traînait sur la table : morceaux de pain, de viande, ou quelques os. Je me souviens d'avoir puisé, à

même un pot de graisse, une pleine main de saindoux et l'avoir dissimulé dans ma poche.

A la lecture de ces quelques lignes, on pourrait croire que le père Maline était une sorte de tortionnaire. Mais tout dépend de la façon dont on voit les choses, les faits et les gens.

Un jour, l'un de nous rappelait avec émotion ses souvenirs de l'Ecole polonaise devant Henri Babinski, frère de l'illustre médecin. Il disait que l'Ecole avait été sa mère spirituelle. A quoi Henri Babinski répondit : « L'Ecole, c'était le bagne. » Je crois qu'il avait tort.

Le père Maline, malgré ses soixante-dix ans, était craint par tout le monde. Un jour, il passait auprès de l'unique arbre qui ornait la cour de récréation. Un élève qui était juché dans les branches laissa tomber un objet sur le directeur. Celui-ci leva la tête, vit l'élève et cria : « Descendez! » L'élève ne bronchait pas. « Descendez... ou je monte! » cria le père Maline. Devant cette menace, l'élève descendit et se présenta à la punition du directeur.

Malgré sa sévérité et sa dureté infinies, le père Maline était aimé. Le jour de la Saint-Stanislas, les élèves confectionnaient des guirlandes, des lampions aux armes de Pologne. Le soir, ils illuminaient la cour, tiraient des pétards et offraient au directeur une livre de tabac à priser acheté sur les fonds d'une collecte qui rapportait

tout juste l'argent nécessaire. Ce jour-là, nous voyions le sourire du père Maline : le seul de l'année.

Toute cette sévérité, toute cette dureté n'ont laissé, dans le souvenir de la plupart d'entre nous, aucune rancune. Elles nous ont habitués à l'adversité. Le but du père Maline a été atteint : nous sommes devenus une génération d'hommes bien trempés.

Certes, il existe des individus qui ont de leur enfance des souvenirs plus doux. Les nôtres sont tristes... mais la vie de nos parents les Emigrés polonais n'était-elle pas triste, elle-même?

Quant à moi, je me souviendrai toujours de la retenue du dimanche. Il faisait beau dehors... il faisait gris dans la classe. Vers onze heures du matin, j'étais condamné à être enfermé en face de mon dictionnaire latin, tandis que de l'autre côté de la porte de fer, dans la rue, un orgue de Barbarie jouait mélancoliquement, dix fois de suite, tantôt des airs italiens empruntés à *la Norma* ou à *la Traviata*, tantôt le grand air de *Mignon :*

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger...

LA PSYCHOLOGIE DES ÉLÈVES

L'AMBIANCE

Petit à petit, graduellement, l'esprit des élèves de l'Ecole prenait l'empreinte de celui du père Maline, c'est-à-dire de l'esprit de 1830. Idéalisme, désintéressement complet de tout ce qui est matériel, ignorance complète de l'évolution de la société, patriotisme intégral en tout ce qui concernait la Pologne et la France, camaraderie intense, dédain de la souffrance et des privations, telles étaient les caractéristiques de l'esprit des élèves de l'Ecole polonaise.

Education à double tranchant, car d'une part les élèves étaient entraînés à toutes les épreuves de la vie, mais d'autre part leur ignorance complète de la société, de leur siècle était une infériorité pour la lutte.

Jamais, à l'Ecole, on ne nous a dit qu'il fallait, dans la suite, suivre une carrière assez lucrative pour permettre de tenir dans la société un certain rang. On ne nous enseignait que deux

choses : 1° qu'il fallait faire honneur à son nom polonais, et 2° qu'il nous faudrait un jour lutter et souffrir pour la Pologne.

Et voici pourquoi le cours de nos jeux enfantins était parfois interrompu par des distractions plus graves. Tous les ans, le directeur autorisait une bataille en règle entre les « grands » et les « petits ». Les petits représentaient le nombre et la faiblesse de l'opprimé; les grands étaient le symbole de l'oppresseur. Pendant des semaines, nous préparions cette bataille en imaginant les armes les plus invraisemblables : masses de métal attachées à des ficelles, cailloux liés dans des mouchoirs, gourdins divers.

Le jour donné, pendant la récréation de quatre heures, les deux camps se précipitaient l'un contre l'autre, échangeaient des coups terribles. Après un quart d'heure de lutte, il n'y avait jamais ni vainqueurs ni vaincus; il n'y avait que des éclopés. Il y eut même, une année, un mort, car Hippolyte Ostrowski succomba quelque temps après la « pochade » des suites d'une méningite. Avait-il reçu des coups de masse sur la tête?... C'est fort probable, car il était peu aimé par ses camarades. C'était un orphelin venu de Mulhouse. Comme il parlait allemand, le directeur l'avait chargé de nous faire réciter nos leçons d'allemand, le dimanche

avant la sortie. Ostrowski était d'une telle sévérité, d'une telle « rosserie », qu'il était la cause de la retenue dominicale de bien de ses camarades.

Cette éducation de notre instinct guerrier s'extériorisait, parfois, hors des murs de l'Ecole. Pendant les vacances de Pâques et pendant les grandes vacances, le père Kozikowski nous conduisait jouer sur les fortifications. Le jeu consistait à provoquer les jeunes apaches qui pullulaient en ces endroits et leur livrer des combats à coups de pierres. Puis, les élèves allaient fraterniser avec leurs ennemis dans une sorte de gymnase-guinguette sous l'enseigne du « Soleil levant », qui était tenu, paraît-il, par un Polonais. On allait chez le « Polak » de Saint-Ouen. Là, nous faisions de la gymnastique aux agrès, mais nous ne buvions rien, ni sur le comptoir ni sous les tonnelles, car nous n'avions jamais un sou.

Les élèves de l'Ecole polonaise étaient éduqués dans le culte de la justice, aussi ne souffraient-ils aucun manquement à cette vertu de l'Emigration. Un jour, un professeur du nom de Casabianca avait dépassé les limites de l'injustice en punissant au petit bonheur, pour des fautes inexistantes. Les élèves se réunirent en

conseil et condamnèrent le professeur « à mort ».

L'exécution eut lieu... Heureusement, le coup fut manqué.

Tout autour de la classe, il y avait des armoires. Sur celles-ci étaient installés des bustes de plâtre qui servaient de modèles pour le dessin d'imitation. L'un d'eux était spécialement lourd; c'était celui du général Dwernicki. Il était fait de plâtre massif, sans cavité intérieure.

Pendant la récréation, les élèves placèrent le plâtre en état d'équilibre instable, juste au-dessus de la chaire de Casabianca. Un système de ficelles se réfléchissant sur des pitons devait, par une simple traction, faire basculer le plâtre et le faire tomber sur la tête du professeur.

A dix heures sonnant, la ficelle fut tirée. Par miracle, à ce moment, Casabianca se pencha à droite. Le plâtre tomba à côté de lui. Ce fut le signal de la révolte. Les élèves se précipitèrent sur la chaire. Les uns jetaient de lourds dictionnaires latins sur la tête de l'injuste professeur. Je vois encore Jedynowicz tenant, au bout de sa chaîne, la montre du pion, et faisant un moulinet qui, à chaque tour, faisait abattre la montre sur le bord de la table.

. . . . . .

La répression ne fut pas terrible. Le père Maline connaissait l'immoralité de Casabianca.

Tout le monde fut privé de manger... et le pion fut congédié.

Des révolutions plus « pacifiques » illustrèrent le règne de Malinowski. Un jour, les élèves eurent assez du fromage blanc que l'on donnait comme dessert tous les vendredis. Ce fromage était étendu avec de l'eau et constituait une bouillie semi-liquide, sans sucre ni parfum aucun. Une députation d'élèves alla trouver l'économe Zwierkowski pour lui demander de changer le menu. L'économe répondit que ce fromage était assez bon pour des « crève-la-faim » comme nous. (Zwierkowski avait été lui-même, dans le temps, élève de l'Ecole.) Les élèves furent blessés dans leur amour-propre.

Le vendredi suivant, chacun fit une tartine copieusement garnie de fromage blanc. Tous se rangèrent, dans la cour, devant les fenêtres de l'appartement de l'économe. Un de nous jeta un cadenas dans une des fenêtres. La vitre vola en éclats. Zwierkowski, furieux, apparut à la croisée du premier étage. Au même moment, il reçut trente tartines de fromage blanc sur le visage. Ce fut un beau scandale. Tout le monde fut puni, privé de manger et de sortie... mais justice avait été faite.

L'esprit frondeur des élèves sévissait quelquefois à tort, par habitude, contre les professeurs

les meilleurs. Tous les matins, nous étions conduits au lycée par Kozikowski. Le soir, la conduite était faite par Ayot. Tous les matins aussi, nous profitions de notre passage devant le perroquet d'une blanchisseuse de la rue Lamandé pour dire à cet oiseau : « Ayot... merde! »

Le résultat de notre pédagogie aviaire ne se fit pas attendre. Un jour, ou du moins un après-midi, nous passions en rang accompagné par Ayot. Nous voyant, le perroquet cria : « Ayot! » Celui-ci se retourna. Le perroquet termina de réciter sa leçon et lança un « merde! » retentissant. Ayot, déjà souffrant, en attrapa la jaunisse.

L'éducation religieuse faisait partie intégrante de la tradition polonaise. Aussi les élèves faisaient-ils leur première communion, puis, plus tard, fréquentaient le catéchisme de persévérance et communiaient tous les ans, au moment des fêtes de Pâques.

Mais, tandis que notre polonisme était acquis, le mysticisme de Towianski ne nous avait pas touché.

Certes, la première communion était pour la plupart d'entre nous une journée pleine d'émotion. Je me souviendrai toujours du trouble de mon vieil ami Vincent Poczobut et de mon regretté camarade Charles Wrzesniowski. Mais d'autres élèves étaient moins touchés par la foi.

Ainsi Ostrowski, l'Alsacien, mangea avec ostentation du pain une heure avant la communion.

Quant à la communion pascale, elle était pour nous une joie, car les communiants recevaient après le sacrement un petit déjeuner composé de café au lait et de pain grillé, au lieu de la soupe quotidienne.

Les « petits » qui ne communiaient pas et les deux ou trois Juifs de l'Ecole nous regardaient avec envie. Mais comme le café était une pure décoction de chicorée, il s'ensuivait une colique générale et une attente impatiente devant les deux uniques cabinets d'aisance de la cour... Les Juifs triomphaient.

Les élèves de l'Ecole polonaise étaient préparés à leur première communion par les vicaires de Sainte-Marie des Batignolles, mais surtout par un Emigré de 1863 attaché à la paroisse : l'abbé Tanski. C'était un homme d'une bonté infinie. Il était adoré non seulement par les Polonais, mais aussi par tous les paroissiens français. Il paraît qu'en 1871 il sut si bien parler aux Communards que l'église des Batignolles fut la seule où ne séjournèrent pas les clubs de la Commune.

L'abbé Tanski fut le prêtre élégant de la paroisse. Ses relations mondaines étaient très grandes; il était chanoine honoraire de Kielce. Son seul travers était de boire assez souvent, par

petites gorgées, du cognac. Son voisinage, son haleine, au confessionnal, nous l'avaient révélé.

Puis l'abbé Tanski devint vieux. Il devint très pauvre. La génération d'élèves à laquelle j'appartenais vieillit aussi. Beaucoup, parmi nous, conservèrent des relations d'amitié avec lui. Nous nous cotisions même pour lui payer le litre de cognac hebdomadaire qui lui était indispensable. C'était du Martell, trois étoiles.

L'abbé Tanski tomba très malade; il était à la mort. Cette semaine, mes amis n'avaient pas apporté leur collecte; moi-même, je n'étais pas en fonds. J'achetai du cognac d'une qualité inférieure.

L'abbé Tanski allait très mal. J'étais seul, près de son lit, avec sa vieille sœur presque aveugle. Je lui versai un petit verre de ce cognac. Il le prit de mes mains, le porta à ses lèvres. Il s'arrêta à la première goutte, me regarda d'un œil vague. De la main gauche, il me fit un signe de dénégation et me dit : « Ce n'est pas du bon. » Il me rendit le verre plein, ferma les yeux... Il était mort.

Je regretterai toute ma vie de n'avoir pas donné une dernière complète satisfaction à ce vieux prêtre qui m'avait préparé à ma première communion.

Un autre prêtre polonais, moins sympathique,

nous confessait à Sainte-Marie des Batignolles. C'était l'abbé Kwiatkowski. Celui-ci buvait, prisait et mangeait du saucisson à l'ail. Le voisinage de sa bouche, en deçà de la grille du confessionnal, était atroce.

Un jour, un élève, Sosnowski, venait de se confesser à l'abbé Kwiatkowski. Il avait reçu, comme pénitence, l'obligation de dire cinq *Pater* et cinq *Ave* devant un autel de la Vierge. Il s'y rendit et s'agenouilla. A ce moment, certes, il fut tenté par le démon. Devant l'autel brûlaient des petits cierges à deux sous, placés là par des fidèles ayant fait un vœu. Comme l'église était déserte, Sosnowski souffla sur deux bougies, les éteignit et les mit dans sa poche. C'était une aubaine précieuse qui devait servir à éclairer nos expéditions dans les caves de l'Ecole.

Mais, pris de remords, il revint au confessionnal et avoua son larcin à l'abbé Kwiatkowski. Pour le prêtre, la faute prenait la proportion d'un sacrilège. Il insulta l'élève, lui refusa l'absolution et s'en fut chez le père Maline. En tremblant, il lui raconta le méfait de Sosnowski. Celui-ci, appelé par le directeur, reçut la cravache et fut privé de dîner pendant une semaine.

Mais les choses ne devaient pas en rester là. L'abbé Kwiatkowski avait violé le secret de la confession. Ostrowski, le païen, triomphait. Il fut décidé qu'on se plaindrait au Pape.

Je ne sais comment nous réunîmes les vingt-cinq centimes, prix d'une lettre pour l'étranger, et nous écrivîmes sur une enveloppe :

MONSIEUR LE PAPE

à ROME

(ITALIE)

Puis, sur un morceau de papier, nous rédigeâmes la lettre suivante :

Monsieur le Pape,

Il y a, à Sainte-Marie des Batignolles, un cochon de curé polonais qui viole le secret de la confession. Veuillez le chasser de l'Eglise.

Suivaient une quinzaine de signatures.

J'ignore si Léon XIII reçut la lettre... L'abbé Kwiatkowski resta et mourut vicaire de Sainte-Marie des Batignolles.

Tous les élèves étaient pauvres, n'avaient jamais d'argent de poche. La vie au dehors de l'Ecole leur apparaissait comme un mirage luxueux. Je me souviendrai toujours d'une botte de radis fanés acquise, pour un sou, par l'un de nous sur le trajet de l'Ecole à la gymnastique.

Gravement, celui qui l'avait achetée nous disait : « Il paraît que chez les richards, on mange ça avec du beurre. »

Nous étions peu férus sur les usages du monde. Cependant, sans être mondains, nous avions de la tenue par atavisme et timidité.

Un jour, Henryk Sienkiewicz, de passage à Paris, avait demandé au directeur de lui envoyer pour déjeuner les deux meilleurs élèves en langue polonaise. Je fus désigné, avec mon cher ami Charles Wrzesniowski.

Nous arrivâmes en grand uniforme, conduits par un pion, à l'Hôtel Continental. Le père Maline nous avait fait la leçon. Nous devions, avant de goûter à un plat, attendre que Sienkiewicz en ait déjà porté à ses lèvres... Tout se passa correctement. A la fin du repas, on apporta des rince-bouche, de vrais rince-bouche, comme il était coutume de le faire avant 1900.

Le rince-bouche comportait un verre d'eau tiède parfumée avec un elixir dentifrice; ce verre était placé dans un bol. Chacun se rinçait la bouche et crachait dans le bol.

Avec Charles Wrzesniowski, nous vîmes arriver avec satisfaction toute cette vaisselle de verre opale. Mon voisin me poussa le coude et me dit à voix basse: — « Chouette, un punch! » Je humai le liquide et lui répondis: — « A la menthe. »

Nous attendîmes quelques secondes. Henryk Sienkiewicz porta le verre à ses lèvres. Nous fîmes de même et... d'un trait, nous en avalâmes le contenu.

Sienkiewicz éclata de rire.

Beaucoup plus tard, j'eus l'occasion de me présenter à l'illustre romancier. En entendant mon nom, sa figure s'illumina. Il me demanda :

— « Vous êtes le Pozerski du rince-bouche? »

— « Parfaitement. »

Il ne m'avait pas oublié.

L'idéalisme de 1830 avait façonné le caractère des élèves de l'Ecole polonaise. Je n'en ai jamais connu un seul qui fût mauvais. De nombreux avaient des défauts superficiels, mais tous, dans le fond, étaient foncièrement bons. Je ne pourrais citer tous les traits de caractère qui viennent à l'appui de cette assertion. Je n'en citerai qu'un seul.

Joseph Szewczyk était fils d'un Emigré de 1863. Il vint à l'Ecole, par une froide matinée d'hiver, habillé d'un complet de marin en toile bleu ciel. Il grelottait. Son père, ivrogne invétéré, l'avait placé à l'Ecole en qualité d'externe, car le dortoir était comble.

Szewczyk rentrait donc tous les soirs chez lui. Là, il supportait les mauvais traitements de son père alcoolique et d'une femme abjecte qui par-

tageait son temps entre le taudis du cordonnier, le trottoir de l'avenue de Saint-Ouen et les hôtels borgnes du quartier.

L'immoralité de ce domicile paternel émut le père Maline, qui fit l'impossible pour improviser un lit dans le dortoir. Joseph Szewczyk devint interne. Ce jour-là, il avait trouvé sa vraie mère : l'Ecole polonaise.

Szewczyk grandit, passa son baccalauréat, entra à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, puis à l'Ecole de cavalerie de Saumur. Il devint vétérinaire militaire, gagna les galons de commandant, fit la guerre et devint, dans la Mission franco-polonaise, l'un des organisateurs des services vétérinaires de l'armée polonaise.

Alors qu'il était encore à l'Ecole de Saumur, son père mourut. Joseph Szewczyk préleva sur sa maigre solde une pension qu'il continua à servir, jusqu'à la mort, à la pierreuse de l'avenue de Saint-Ouen qui l'avait malmené mais qu'il considérait avoir donné quelque bonheur à son père.

Joseph Szewczyk est mort il y a deux ans, en 1930, encore en activité dans l'armée française.

Les élèves de l'Ecole polonaise avaient peu de contact avec le monde extérieur. Ceux qui allaient au lycée Condorcet suivaient toujours le même trajet, les mêmes trottoirs. Il leur était interdit de

faire un crochet à leur itinéraire. Le père Maline nous défendait de nous engager dans le passage du Havre, car, disait-il, « il y en a là... une courtisane ». Cette courtisane aurait daté de 1832... Il faut croire qu'elle était retirée des affaires en 1892.

Le 29 novembre, anniversaire de l'insurrection de 1830 et le 22 janvier, anniversaire de celle de 1863, nous allions à l'église polonaise de l'Assomption, située faubourg Saint-Honoré. Là nous voyions toute l'Emigration.

Le directeur de la Mission polonaise était l'abbé Witkowski, chevalier de la Légion d'honneur. Sa personne ne peut être passée sous silence, car elle était l'une des plus caractéristiques de l'Emigration polonaise. Grand, gros, obèse, les yeux mi-clos, il tenait table ouverte dans son presbytère de l'église de l'Assomption. Mais cette table était ouverte seulement aux riches Polonais de passage à Paris. Après le déjeuner, le brave abbé Witkowski savait leur soutirer de fortes sommes d'argent qu'il distribuait ensuite aux Emigrés dans la misère.

L'appétit de l'abbé Witkowski était admirable. Un jour, je fus envoyé par mon père chez un Polonais du nom de Koch qui tenait, rue Mazarine, un hôtel et un petit restaurant polonais.

Il était onze heures du matin. A mon entrée

dans la salle à manger, je vis l'abbé Witkowski attablé en face d'Ildefonse Kossilowski, secrétaire du Conseil d'administration de l'Ecole polonaise. La bonne venait de leur apporter, sur un plat, une tête de veau *entière* cuite à l'eau, et une saucière pleine de vinaigrette. L'abbé Witkowski découpait, avec une dextérité chirurgicale, les joues de ce veau.

Je m'approchai de la table pour présenter mes hommages à ces deux dignitaires de l'Emigration. Je ne pus m'empêcher de manifester quelque étonnement au sujet de la composition de ce menu. L'abbé Witkowski me répondit : « Nous sommes invités à déjeuner, avec M. Kossilowski, chez Mme Faucher. Comme ses déjeuners sont assez frugaux, nous prenons ici un petit acompte. » L'acompte était une tête de veau entière. Mme Faucher, ancienne élève de Frédéric Chopin, était la veuve de Léon Faucher, sénateur, ancien ministre sous Napoléon III, et sœur du financier Wolowski, fondateur du Crédit Foncier de France.

A l'église de l'Assomption se réunissait régulièrement, dans les grandes occasions, les quelques Emigrés de 1830 encore vivants, et tous les Emigrés de 1863.

Je me souviens encore de la communion du Jeudi Saint. Avant la fin de la messe, on distri-

buait à chaque vieillard un cierge allumé. Tous se rangeaient devant l'autel et précédaient le prêtre portant le Saint-Sacrement au reposoir improvisé dans la sacristie. Devant la porte de la sacristie, ils s'agenouillaient sur deux rangs, tenaient à la main leurs cierges allumés et inclinaient leurs têtes toutes blanches devant le Christ qu'on portait au tombeau.

Quand je devins plus grand, mon père demandait, pour moi aussi, un cierge d'Emigré... Puis tous les vieux moururent. Les successeurs de Witkowski à la Mission polonaise ne distribuèrent plus de cierges le jour de la communion du Jeudi Saint.

Un des derniers Emigrés de 1830 qui fréquenta l'Assomption fut le docteur Szwykowski. C'était une belle figure. Installé médecin, 95, rue Lemercier, aux Batignolles, il soignait gratuitement tous les Polonais. C'était un ami intime du père Maline. Tous deux se rencontraient, tous les matins, à la messe de six heures à Sainte-Marie des Batignolles. J'ai vu une seule fois le père Maline quitter l'Ecole pour aller dans Paris : il alla ce jour-là à l'Exposition Universelle de 1889 avec son ami le docteur Szwykowski.

Le docteur Szwykowski, en mourant, laissa à l'Ecole polonaise et à l'Association des Anciens Elèves la plus grande partie de sa petite for-

tune. Il donna le reste à sa vieille gouvernante, Mme Robert, qui fut aussi bonne que son maître pour les Polonais pauvres.

Le docteur Szwykowski avait aussi comme ami intime un Emigré de 1848, le maréchal Jelowicki. Ancien maréchal de la noblesse, assez fortuné, Jelowicki continuait à vivre à Paris comme dans ses biens en Pologne. Il se croyait obligé de tenir table ouverte pour tous les Polonais notoires de Paris. Il recevait donc à déjeuner, tous les dimanches, au restaurant Ledoyen, aux Champs-Elysées.

Je n'ai été qu'une seule fois à un de ces déjeuners. J'y avais été amené par le docteur Szwykowski. J'ai vu là, à table, le peintre Mehoffer, le musicien compositeur Henryk Opienski et l'illustre artiste, peintre, poète Wyspianski.

Mais il existait encore à Paris quelques Emigrés de 1830 qui ne fréquentaient pas l'église de l'Assomption. Les uns parce qu'ils habitaient le couvent de Saint-Casimir, où il y avait un prêtre polonais; d'autres n'allaient pas à l'église par principe. Parmi ceux-ci était le général Czarnomski. Curieuse figure que celle de ce commandant d'artillerie de l'armée polonaise de 1830, devenu général dans l'armée de la Commune en 1871, aux côtés de Dombrowski et de Wroblewski.

Le pauvre général Czarnomski habitait un hôtel

borgne du passage Legendre. Il était tombé en enfance, sentait mauvais et était exploité par une aventurière française veuve d'un Polonais. Celle-ci, en compagnie de son fils, accompagnait le général Czarnomski jusqu'à la porte de certains Polonais. Elle lui faisait demander l'aumône et s'emparait des quelques sous qu'on pouvait lui donner.

Connaissant le fait, mon père ne donnait pas d'argent au général. Il lui donnait à manger. En sortant, celui-ci demandait, pour fumer, non pas du tabac, car on le lui aurait pris, mais des feuilles de thé qui avaient servi à faire des infusions. Il les faisait sécher et les fumait dans sa pipe.

Je vois encore le vieux général assis dans un fauteuil, l'œil vague, le genou droit agité d'un tremblement continuel. Il ne disait rien. Tout à coup, il avait l'air de se réveiller et se mettait à réciter en polonais les vers dont voici la traduction :

Pologne, on dit que tu es dans la tombe!
Et moi je te dis que ce tombeau
N'est autre que ton berceau.

Un jour, le logeur de Czarnomski vint trouver mon père pour lui annoncer que pendant la nuit on avait entendu le général tomber de son lit. Le

lendemain matin, on avait pénétré dans sa chambre; on l'avait trouvé mort, par terre.

On l'enterra à Saint-Ouen. Je suivis seul avec mon père, jusqu'au cimetière, le cercueil de ce général.

Tous les ans, à Pâques et à Noël, l'Ecole polonaise organisait les solennités d'usage en Pologne. A Noël, les élèves mangeaient le menu classique de la *Wilja*, repas composé tous les ans de la même façon : soupe au riz et aux amandes, poisson bouilli, friture, salade de pommes de terre et de betteraves, puis pruneaux cuits. Ce dîner était strictement réservé aux élèves et aux professeurs.

Tout autre était le repas de Pâques, ou *Swiecone*. De nombreux plats de viandes froides, de pâtisseries, d'œufs durs étaient placés sur des tables dans la cour de l'Ecole. L'abbé Tanski venait bénir ces victuailles qui étaient à la disposition de toute l'Emigration polonaise. On pouvait venir là sans invitation aucune. Cette hospitalité toute polonaise donnait lieu à des abus. Nombreux étaient les convives qui arrivaient avec des paniers non seulement pour manger, mais encore emporter des vivres pour le lendemain.

Tous les ans, le 29 novembre, les élèves étaient conduits en grand uniforme à la Salle de Géographie, boulevard Saint-Germain, où, en une réu-

nion politique et artistique, les Emigrés fêtaient l'anniversaire de l'Insurrection de 1830.

Des discours étaient prononcés par des orateurs divers : Gasztowtt, le docteur Lœwenhardt, Korytko, Dygat, Joseph Galezowski.

La réunion était presque toujours présidée par un vieil Emigré de 1830.

Puis, suivait une partie de concert. On y entendait les pianistes Kontski, Kowalski, Mlles Eytmin, Krzyzanowska, les violonistes Gorski, Franz Godebski, des chanteurs, parmi lesquels le peintre Jan Styka, une harpiste Mlle Charlotte Watier.

A la fin de la cérémonie, les élèves de l'Ecole entonnaient l'hymne national polonais, repris par toute l'assistance.

Pendant très longtemps, ces réunions se déroulèrent au milieu d'un patriotisme sans aucune discordance. Une année cependant, vers 1892, un socialiste du nom de Guttmayer voulut troubler la réunion par un discours non inscrit au programme. L'assemblée devint houleuse, des injures furent échangées. Mlle Krzyzanowska, premier prix du Conservatoire, eut l'idée géniale de se mettre au piano et de jouer l'hymne national. Tout le monde se leva, se tut religieusement, et l'incident fut clos.

Les élèves de l'Ecole polonaise, en grand uniforme et gantés de blanc, figuraient aux enterre-

ments de tous les Emigrés notoires. Ils ont fait la haie sur les côtés des cercueils du poète Bohdan Zaleski, de l'historien Duchinski, de l'ophtalmologiste Xavier Galezowski, président du Conseil de l'Ecole, du prince Ladislas Czartoryski, où nous nous montrions du doigt ses beaux-frères, les ducs de Joinville, d'Aumale et de Montpensier.

L'Ecole polonaise figura à l'enterrement de Victor Hugo; elle marchait derrière le « corbillard des pauvres » qui emmenait au Panthéon le corps de l'illustre poète. Nous étions précédés par le drapeau polonais, porté successivement par Seyfried, Dygat et mon père. Partout sur notre passage, la foule criait : « *Vive la Pologne!* » La députation tchèque salua le drapeau polonais et cria : « *Nasdar!* »

Tous les ans, à la fin du mois de mai, nous nous rendions à Montmorency pour assister à la messe dite à la mémoire des Polonais morts en Emigration. Nous nous rendions ensuite au cimetière où reposent des centaines d'Emigrés. La cérémonie se terminait par un déjeuner sur l'herbe et des courses folles, à âne, dans la forêt.

Pourquoi nos Pères avaient-ils choisi cette localité pour demeure dernière? Peut-être parce que Adam Mickiewicz avait voulu y reposer. On peut retrouver l'origine de ce choix dans le dis-

cours prononcé par Bohdan Zaleski, à Montmorency, le 21 janvier 1856, sur la tombe ouverte d'Adam Mickiewicz :

Compatriotes, ces premières années de l'Emigration, comme Montmorency les reflète en mon âme, avec quel charme et avec quelle douceur! Délicieux, paisible, parfumé, Montmorency possédait alors des Polonais vivants. C'est là que demeuraient Kniaziewicz et Niemcewicz, ces vénérables vieillards, amis et compagnons de Kosciuszko. A côté d'eux se cachait le modeste et pieux Etienne Witwicki. Adam aimait Montmorency, comme aussi la forêt de Fontainebleau qui lui rappelait si vivement sa Lithuanie. Ici, à Montmorency, il acheva le chant de sa jeunesse, si inspiré et si libre. Nous l'avons chanté ensemble, le chant de la jeunesse, la main dans la main, voix contre voix, sur la note des mélodies nationales oubliées. Et où sont ces jours de chants harmonieux?

Ces temps merveilleux, ces jours de bonheur et de gloire se sont envolés, comme les feuilles d'érable que le vent roule et emporte on ne sait où.

Et aujourd'hui, comme Montmorency a changé d'aspect! Qu'il s'est étrangement assombri! Il est devenu l'asile du deuil national polonais, locus requietionis, *pour ceux qui ont bien mérité de la*

Patrie; il est devenu comme l'Ukraine de l'Emigration, fameuse par les tertres tumulaires dont elle est hérissée. Ici encore, nous précèdent les vénérés et éprouvés patriotes Niemcewicz et Kniaziewicz. Non loin d'eux repose le serviteur de Dieu des bords du Boh, l'ardent missionnaire des Indes, le Père Florian Topolski; plus loin encore, la princesse de Wurtemberg, cette Polonaise exemplaire, et tout à l'entour, tant et tant de patriotes. Et voici que vers eux arrive, jusque de Constantinople, un nouvel hôte, un hôte éminent.

Oh! non, compatriotes, Montmorency, ce n'est qu'une hôtellerie de grand chemin dans cette France hospitalière, une hôtellerie pour les morts polonais dans l'attente du retour. Le lendemain de la résurrection de la patrie, ces illustres morts se lèveront pour se mettre en marche vers le Nord. Adam Mickiewicz, nous te promettons ici, à toi et à tous les tiens, un convoi plus magnifique encore, là-bas, dans la Pologne indépendante.

. . . . . .

Sainte Vierge, qui défends la brillante Czestochowa et qui resplendis à Ostrobama, protectrice de Nowgorodek et de ton peuple fidèle, par un miracle, reconduis ton Poète dans sa patrie!

La prophétie de Bohdan Zaleski se réalisa. Le

miracle eut lieu. Trente-cinq ans plus tard, le 28 juin 1890, les députés de la Diète de Galicie Asnyk, Grzybowski, Koziebrodzki, en vêtements d'apparat de seigneur polonais, vinrent chercher à Montmorency la dépouille mortelle de Mickiewicz et la conduisirent sur le Wawel, à Cracovie.

Les élèves de l'Ecole polonaise, en grand uniforme, assistèrent à cette cérémonie et écoutèrent avec recueillement les discours polonais, tchèques, ainsi que les discours français prononcés par Ernest Renan et Jules Lermina.

. . . . . .

Puis, Stanislas Malinowski devint très vieux. Il conserva sa verdeur, son énergie, sa sévérité jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il mourut le 2 juillet 1890. Il avait été directeur de l'Ecole depuis 1853. Son corps repose au cimetière de Montparnasse, dans le tombeau collectif de l'Emigration, véritable Panthéon polonais, aux côtés de l'historien Rettel et d'autres frères d'armes de 1830.

On lit sur ce mausolée les deux inscriptions suivantes en polonais :

LA PATRIE A SES FILS FIDÈLES

Tombes, ô vous, tombes de nos pères,
Vous, tombeaux pleins de vie,

Vous n'êtes pas les autels d'une espérance vaine,
Vous êtes, de notre force, les citadelles.

Je dépose une fleur sur la tombe de Stanislas Malinowski chaque fois que je vais me recueillir devant les restes de mon père qui repose dans le même mausolée.

Décrire le sentiment que nous éprouvâmes le jour de la mort du père Maline serait impossible... Nous nous aperçûmes que tout en le craignant, nous l'aimions comme un père trop sévère. Nous fûmes tout à fait désaxés.

Après Stanislas Malinowski, quatre directeurs se succédèrent : Stepinski, Saniewski, Rozycki, Budzynski. Tous étaient fils d'Emigrés de 1830. Tous étaient anciens élèves de l'Ecole polonaise. Tous transmirent donc à leurs élèves les traditions de 1830, atténuées cependant par une conception moins anachronique de l'existence.

L'Ecole polonaise continua à fonctionner comme établissement d'instruction secondaire jusqu'en 1927, date à laquelle le Conseil d'administration décida de suivre la volonté des fondateurs de l'Ecole et de donner l'Ecole, son édifice, son capital au gouvernement polonais, à la condition qu'il continuât à en user dans un but d'instruction publique.

L'école polonaise

L'Ecole polonaise est devenue un Foyer pour les boursiers envoyés par le gouvernement de la République polonaise pour parfaire leurs études en France.

Par acte notarié, l'Association des Anciens Elèves possède son siège et un local dans les murs de l'Ecole polonaise. Le gouvernement polonais a voulu ainsi marquer la continuité d'esprit existant entre la vieille Emigration de 1830 et la Pologne moderne, ressuscitée.

L'Ecole polonaise a inculqué à tous ses élèves l'amour infini de leurs deux Patries : la Pologne et la France.

L'Ecole polonaise a donné à la France et au monde des citoyens de premier ordre : les ingénieurs Mekarski, Babinski, Koziorowicz; les mathématiciens Niewenglowski, Walecki, Alexandre Dybowski; les explorateurs Braun, Dybowski; les diplomates Ordega, Joseph Pilinski, Klobukowski; le sculpteur Cyprien Godebski; l'illustre médecin Joseph Babinski, le plus grand clinicien que la France ait possédé depuis Laënnec.

Les élèves de l'Ecole polonaise ont versé leur sang pour la Pologne et pour la France, leurs deux Patries.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

MORTS POUR LA POLOGNE
1863-1864

L. Bienkowski
B. Fremont
K. Glowacki
Br. Gasztowtt
O. Jacewicz
R. Krzycki
K. Losiewicz
J. Michalowski
S. Narkiewicz
W. Putrykowski
S. Sojecki
W. Stryjenski
W. Waligorski

MORTS POUR LA FRANCE
1870-1871

L. Frieze
G. Okolowicz
B. Ordega
J. Piotrowski
S. Rogalinski
M. Sierawski
G. Stanicki
A. Stanicki

MORTS POUR LA FRANCE
1914-1918

A. Budzinski
L. Budzinski
A. Budzynski
M. Budzynski
P. Budzynski
E. Czyz
X. Dybowski
C. Esman
H. Grabowski
M. Hankiewicz
M. Hulewicz
S. Hummel
J. Iwanowicz
L. Jedynowicz
J. Jedrzejewicz
R. Kaminski
M. Konarski
J. Nieradzki
N. Obrycki
L. Ogonowski
L. Poczobut
M. Swietlinski
L. Sycinski
C. Zaleski
M. Zaleski

ÉDITIONS PAUL-MARTIAL, 5, RUE LAURE-SURVILLE, PARIS.

Arch. Emigracji
Biblioteka
Główna
UMK Toruń
1393259

FRONTISPICE
DU
BULLETIN POLONAIS
1875-1922

Biblioteka Główna UMK
300021016743